

JEANNE—Mais si, monsieur Ducharme. Il reste les écrouilles. Procul les garde en souvenir des parisi qu'il nous à fait perdre sur son trop fameux "Martin".

PROCL (il veut saisir Jeanne)—Petite méchante.

JUSTINE—Veuillez nous excuser, M. McKay... Jeanne, mon enfant, vous avez des ordres à donner à Angélique. Vous occupez encore votre petite chambre de l'année dernière, capitaine, cela est bien étroit. Mais à la campagne, que voulez-vous...

McKAY—Je suis confus, madame (à Jeanne) cette chambre est charmante et les rêves qu'on y fait sont bien doux.

JEANNE—Toujours poétique? Vous entendez, papa? M. McKay ne dit pas de mal de notre villa. Il ne regrettera pas son Mess de Montréal (Jeanne et Justine par le cottage.)

SIMON—Vous y serez très mal. D'abord, votre sommeil sera dérangé tout comme le mien, par le bruit de cette maudite forge. Que voulez-vous, ce vieux forgeron est têtue comme un Breton. Il a refusé trois fois la valeur de sa bicoque. C'est un voisin à perpétuité.

McKAY—Ainsi, l'irascible patriote, digne émule de Sans-Souci, reste réfractaire à la vente de son immeuble? Vous êtes maire, que ne lui faites vous servir une petite expropriation, puisque c'est un parti-pris.

SIMON—C'est une vengeance! Cet homme me hait, et sa présence à ma porte, empoisonne les quelques semaines de repos que je viens chercher ici avec ma famille.

McKAY—Il aime vos enfants, cependant. Je serais porté à croire que votre voisin intransigeant vous boude par respect pour ses anciennes convictions politiques.

SIMON—Côme Duguay est intelligent et honnête, mais sous l'enveloppe rude du forgeron de campagne, il y a l'étoffe d'un vieux partisan haineux et irréciliable. Il n'a pas oublié le fiasco du mouvement insurrectionnel; il est pauvre, et je suis riche. Il ne peut me pardonner d'avoir hérité de la succession Levasseur. Il m'accuse d'avoir livré mon cousin; sans enfants, il envie mon bonheur. Ah! maudites soient ces haines et ces divisions que la révolte nous a léguées.

McKAY—Je me réjouis à la pensée que mon père et vous étiez d'accord. Ce qui me permet d'aspirer à la réalisation du beau projet que mon père avait formé: celui d'unir nos deux familles.

SIMON—Je vous ai donné ma parole, capitaine, mais ma fille est bien jeune; à vous maintenant de bien plaider votre cause.

SCENE VII

ANGÉLIQUE (par la droite)—Monsieur Dorvillier, la table est servie...

SIMON—Entrez donc, mon cher. Je m'amuse à bavarder et vous mourez de faim... (ils entrent à droite.)

ANGÉLIQUE—Est-il raide sous son habit rouge? C'est curieux, moi je n'aime pas ça les has de soie (remonte la scène.)

SCÈNE VIII

MAURICE (par le fond. Il chante dans la coulisse.)

ANGÉLIQUE—Je gage que c'est Zéphyr... Est-ce toi, Zéphyr?

MAURICE—Non, mademoiselle, ce n'est pas le zéphyr, mais c'est un bon vent qui m'amène au port; car si je ne me trompe pas, c'est bien ici que demeure M. Dorvillier?

ANGÉLIQUE—Oui! Vous désirez lui parler?

MAURICE—S'il vous plaît... Mais dites-moi, quel est ce zéphyr que vous semblez attendre?

ANGÉLIQUE—C'est mon cavalier...

MAURICE—Cavalier! (à parti) zéphyr, cavalerie indigène, c'est cela. Vous êtes la bonne?

ANGÉLIQUE—La bonne?

MAURICE—Oui, au service de M. Dorvillier... ANGÉLIQUE—La fille engagée, vous voulez dire... Est-il drôle avec sa bonne.

MAURICE—C'est que, voyez-vous, dans mon pays, les hommes portent de jolis petits bonnets blancs. On les reconnaît au premier coup-d'œil.

ANGÉLIQUE—Ah! oui, des coiffes... tiens, c'est drôle, il n'y a que les vieilles qui en portent, par ici.

MAURICE—A la bonne heure! la coiffe française existe encore.

ANGÉLIQUE—Je vais prévenir le bourgeois (à parti) c'est un Français...

(Sort à droite.)

MAURICE—De Montréal à Saint-Jean, à pieds, en six heures. Et l'on accuse les marins d'être de mauvais marcheurs (il examine la place. Lisant) Côme Duguay, Forgeron... Mais c'est tout à fait Normand ou Percheron, que cette maison avec la forge tout près (il s'assied) Quel beau pays, et surtout quelle brave population... A ces seuls mots: Je suis Français... les mains se tendent, et l'étreinte est si cordiale, si sincère, que l'on croirait revoir des parents qui nous aiment et dont on a été séparés depuis longtemps. Ce culte touchant pour une France disparue, hélas! depuis des siècles, n'a remué profondément... Et dire que dans nos écoles, on s'enthousiasme pour la Grèce; on pleure sur les malheurs de la Pologne, et l'on nous laisse ignorer que, perdu sur les bords du Saint-Laurent, un million de Français tendent leurs bras vers la France, et puissent dans cette inaltérable affection, la force de résister à toute assimilation. Comment, l'amirauté connaît avec précision, la profondeur des eaux dans chaque port de ce grand fleuve, et personne ne nous parle de l'ardeur patriotique qui anime ces braves gens? Honte à nous...

SCENE IX

(MAURICE, SIMON, puis McKAY donnant le bras à JEANNE, JUSTINE, HENRI, puis ANGÉLIQUE, qui apporte une lampe. Le jour baisse. Jeanne s'assied, McKay se place derrière son fauteuil.)

SIMON (riant)—Ne te désolés pas, Justine, le menu a beau être soigné, il est noisette que pour les amoureux, l'appétit est aussi variable que la température (à Maurice) Vous désirez me parler, mon garçon?...

MAURICE (donnant une lettre)—Voici une lettre